position avantageuse, que pour épargner à ses soldats les terribles étreintes de la fièvre jaune, et, après mûre réflexion, on ne saurait le blâmer de l'initiative hardie avec laquelle il assuma sur lui, pour le salut de son armée, la responsabilité d'un acte blâmable en lui-même. Il pouvait invoquer d'ailleurs, à l'appui de sa détermination, les procédés hostiles des Mexicains dans les plaines de Vera-Cruz, autour de cette place et sur la ligne de communication de l'armée, procédés évidemment contraires à l'esprit de la convention de la Soledad. Sur le moment, et sur les lieux, tout le monde n'en jugea pas ainsi:

« Cette violation de l'accord signé avec l'ennemi, dit M. Gaulot (1), s'accomplissait le vendredi saint, à trois heures et demie. On ne saurait exprimer l'effet que produisit cette coïncidence sur l'esprit des troupes, et dont l'écho nous a été personnellement rapporté par ceux des nôtres qui faisaient alors partie du corps expéditionnaire. Loin de la patrie, isolés dans un pays immense, au début d'une guerre dont ils ne comprenaient bien ni les origines ni les causes, nos soldats, comme tout homme en présence d'un péril inconnu, sentaient se raviver en eux les souvenirs de leur éducation chrétienne, surtout ce qui en subsiste le plus tenacement, même parmi les incrédules les plus avérés, les terreurs superstitieuses. Dès cet instant, ils furent convaincus que l'acte de leur commandant en chef leur porterait malheur, et ils n'augurèrent rien de bon de cette expédition commencée par le reniement de la parole donnée.

Les faits, ajouterons-nous, devaient confirmer ces pressentiments, mais, avec l'élasticité du caractère français, des impressions de ce genre ne sont pas de longue durée. Celleci fut bien vite effacée par le sentiment du devoir et par l'espoir d'une prochaine victoire. Loin de leur pays, tous ne songèrent plus qu'à faire honneur au drapeau de la France.

Le 19 avril, à trois heures et demie, la colonne française partit de Cordova pour se diriger sur Orizaba : il manquait encore quelques troupes, qui, parties de Vera-Cruz le 5, ne devaient rejoindre le gros du corps expéditionnaire qu'à Orizaba le 24 avril. Le général de Lorencez marchait en tête,

ayant à ses côtés l'amiral Jurien de la Gravière et M. de Saligny. Une heure après le départ, près du village de Fortin, le peloton d'avant-garde, conduit par le capitaine d'état-major Capitan, se heurta à un détachement de soixante cavaliers mexicains, qui, après avoir parlementé pour retarder la marche de la colonne, barrèrent la route en se déployant en bataille. M. Capitan, rallié par un second peloton, qui portait à trente-cinq le nombre de ses cavaliers, se dirigea au grand trot sur les Mexicains. Ceux-ci lâchèrent immédiatement pied, vigoureusement poursuivis par nos chasseurs d'Afrique, qui étaient mieux montés qu'eux et habitués à combattre en Algérie sur les terrains les plus accidentés. Les Mexicains furent bientôt atteints et sabrés; ils perdirent cinq hommes tués et douze prisonniers; les nôtres n'éprouvèrent aucune perte. Un officier espagnol, qui se trouvait sur la route au milieu des cavaliers mexicains, faillit être pris : c'était un aide de camp du général Prim, qui accompagnait la voiture de la comtesse de Reuss se rendant à Vera-Cruz. Le général de Lorencez fit bivouaquer la colonne près du village de Fortin. Il entra, le lendemain 20 avril, à Orizaba sans coup férir. Au moment où les troupes françaises pénétraient dans cette ville, Zaragoza et les Mexicains en sortaient par la porte opposée, et Prim, la quittant également pour regagner les terres chaudes, se croisait avec la colonne du général de Lorencez. Cette rencontre fut loin de donner lieu à des manifestations sympathiques. Nos officiers et nos soldats voyaient dans le général espagnol l'homme qui, après les avoir poussés en avant, les abandonnait à la veille du jour où ils allaient rencontrer l'ennemi. Prim, de son côté, songeait, sans doute, à ses espérances décues; il entendit, au passage, paraît-il, en longeant la colonne française, plus d'une observation déplaisante, et garda, de cette journée, une profonde rancune, à laquelle on attribua le choix qu'il fit plus tard d'un prince de la famille de Hohenzollern, pour lui offrir la couronne d'Espagne; on sait que ce choix fut le point de départ des incidents qui aboutirent à la fatale guerre de 1870-1871. S'il est vrai qu'il fut dicté à Prim par le souvenir de la journée du 20 avril 1862, il est permis de dire que l'affaire du Mexique a eu pour la France de bien funestes conséquences.

<sup>(1)</sup> Rêve d'empire, ch. IV, p. 36.

Napoléon III n'ouvrait une oreille complaisante que pour ceux qui le poussaient à la guerre et méprisait tous les avertissements contraires, avertissements qui ne lui faisaient pourtant pas défaut. Le général Prim lui avait écrit d'Orizaba, le 17 mars, une lettre des plus remarquables, dans laquelle cet homme singulier cherchait à démontrer la difficulté, ou même l'impossibilité de fonder une monarchie au Mexique. « J'ai la profonde conviction, disait-il, que dans ce pays les hommes à sentiments monarchiques sont très peu nombreux, et il est logique qu'il en soit ainsi, puisque ce pays n'a jamais connu la monarchie en la personne des monarques espagnols, mais seulement en celle des vice-rois, lesquels gouvernaient chacun selon son bon et son mauvais jugement et ses propres lumières. La monarchie ensuite n'a pas laissé, dans le pays, les immenses intérêts d'une noblesse séculaire, comme cela a lieu en Europe.... Le pays n'est pas et ne peut pas être monarchique. Si la logique ne suffisait pas à le démontrer, cela serait suffisamment prouvé par ce fait que depuis deux mois que les drapeaux alliés flottent sur la place de Vera-Cruz, et aujourd'hui que nous occupons les villes importantes de Cordova, Orizaba et Tehuacan, ni les conservateurs ni les partisans de la monarchie n'ont fait la moindre démonstration qui pût même faire voir aux alliés que ces partisans existent.... Il sera facile à Votre Majesté de conduire le prince Maximilien à la capitale et de le couronner roi; mais ce roi ne rencontrera dans le pays d'autre appui que celui des chefs conservateurs, qui ne songeaient pas à établir la monarchie lorsqu'ils étaient au pouvoir, et qui y songent maintenant qu'ils sont dispersés, vaincus et émigrés. Le monarque amené par vos soldats n'aura rien pour le soutenir le jour où cet appui viendra à lui manquer, et il tombera du trône élevé par Votre Majesté, comme tomberont d'autres puissances de la terre le jour où le manteau impérial de Votre Majesté cessera de les couvrir et de les défendre....»

Comme pour donner raison aux considérations émises dans cette lettre, le général Almonte, découragé par le peu de succès de ses démarches pour amener à se grouper autour de lui, dans une action commune, les principaux chefs du parti conservateur, voulait abandonner la partie et retourner en Europe; il ne fut retenu que par les instances des conservateurs les plus avancés, tels que le P. Miranda, du général de Lorencez et de M. de Saligny. Les habitants de Vera-Cruz disaient à nos officiers : « Vous êtes trop peu nombreux pour marcher sur Mexico; vous courez risque de ne pas atteindre le but. » Ces conversations, transmises à Paris par la correspondance des officiers, n'étaient certes pas ignorées en haut lieu, mais on n'y attachait aucune importance. Les lettres de M. de Saligny, du général de Lorencez et de son chef d'état-major, le colonel Letellier-Valazé, r espiraient, au contraire, le plus vif enthousiasme et ne laissaient aucun doute sur l'espoir d'une prompte et heureuse solution. « Les conférences n'aboutiront à rien, écrivait le général de Lorencez, sous la date du 10 mars, nous marcherons en avant, nous arriverons à Mexico, où le prince Maximilien sera nommé souverain du Mexique, où son gouvernement, ferme et sage, sera facilement maintenu pour le bonheur et la régénération du plus misérable des peuples. » - « Je suis persuadé, disait de son côté le général Letellier-Valazé, qu'une force armée, si minime qu'elle soit, peut s'emparer de la capitale, sans autre difficulté que celle de l'approvisionnement de vivres pendant la route. »

En ne s'arrêtant pas au respect de la convention de la Soledad, le général de Lorencez avait devancé, sans les connaître, les instructions de l'empereur Napoléon III, qui furent apportées le 24 avril à Orizaba, par le courrier de Vera-Gruz. L'amiral Jurien de la Gravière était blàmé pour avoir signé la convention de la Soledad; ses pouvoirs lui étaient retirés; son rôle devait se borner désormais au commandement de l'escadre : il fut toutefois autorisé à venir en France, où, sans doute, il parvint à justifier ou tout au moins à expliquer sa conduite, car l'empereur le combla de marques d'estime et le nomma son aide de camp.

Les faits démontrèrent de quel côté on voyait juste. Il est temps d'en commencer le récit et de rappeler les preuves de dévouement, de bravoure, de constance et d'intelligence que donnèrent, pendant cette guerre impolitique, les soldats et les chefs de l'armée française.

-commo